



## **Exilience : condition et conscience**

Alexis Nuselovici (nous)

► **To cite this version:**

| Alexis Nuselovici (nous). Exilience : condition et conscience. 2013. halshs-00861246

**HAL Id: halshs-00861246**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00861246>**

Preprint submitted on 16 Sep 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



fondation  
maison des  
sciences  
de l'homme

Collège d'études  
mondiales

Séminaire  
L'expérience  
de l'exil

## Exilance : condition et conscience

Alexis Nuselovici (Nous)

N°44 | septembre 2013

Noyau existentiel commun à toutes les expériences de sujets migrants, quelles que soient les époques, les cultures et les circonstances qui les accueillent ou les suscitent, l'exilance se décline en condition et conscience, les deux pouvant ne pas coïncider : se sentir en exil sans l'être concrètement ; l'être concrètement sans se sentir en exil. L'analyse de ce phénomène dans sa dimension éthique est menée, entre autres, à partir du roman *L'Amérique* de Kafka avant d'être poursuivie quant à la question de la représentation de l'expérience exilique ainsi que de son rapport à la mort.

Working Papers Series

# Exilience : condition et conscience

Alexis Nuselovici (Nous)

Septembre 2013

## L'auteur

Alexis Nuselovici (Nous) est professeur de littérature générale et comparée à l'Université d'Aix-Marseille. Il a jusque récemment occupé le poste de *Chair of Modern Cultural Studies* à l'Université de Cardiff (Royaume-Uni) et a enseigné auparavant à l'Université de Montréal. Il a été professeur invité au Brésil, en Turquie, en Espagne et en France.

Directeur ou membre de plusieurs équipes de recherche internationales, il est responsable du séminaire « L'expérience de l'exil » au Collège d'études mondiales.

Il a publié une dizaine de livres dont *Plaidoyer pour un monde métis* (2005) et *Paul Celan. Les lieux d'un déplacement* (2010).

## Le texte

Ce texte a été rédigé dans le cadre du séminaire « L'expérience de l'exil » du Collège d'études mondiales (septembre à mai 2013, Paris).

Ce texte fait partie d'une série, que l'on retrouvera en ligne :

<http://wpfmsh.hypotheses.org/category/college-detudes-mondiales/lexperience-de-lexil>

1. Alexis Nuselovici (Nous), *Étudier l'exil*, FMSH-PP-2013-09, septembre 2013.
2. Alexis Nuselovici (Nous), *L'exil comme expérience*, FMSH-WP-2013-43, septembre 2013.
3. Alexis Nuselovici (Nous), *Exilience : condition et conscience*, FMSH-WP-2013-44, septembre 2013.
4. Alexis Nuselovici (Nous), *Exil et post-exil*, FMSH-WP-2013-45, septembre 2013.
5. Alexandra Galitzine-Loumpet, *Pour une typologie des objets de l'exil*, FMSH-WP-2013-46, septembre 2013.

## Citer ce document

Alexis Nuselovici (Nous), *Exilience : condition et conscience*, FMSH-WP-2013-44, septembre 2013.

© Fondation Maison des sciences de l'homme - 2013

Informations et soumission des textes :

[wpfmsh@msh-paris.fr](mailto:wpfmsh@msh-paris.fr)

Fondation Maison des sciences de l'homme  
190-196 avenue de France  
75013 Paris - France

<http://www.msh-paris.fr>

<http://halshs.archives-ouvertes.fr/FMSH-WP>

<http://wpfmsh.hypotheses.org>

Les Working Papers et les Position Papers de la Fondation Maison des sciences de l'homme ont pour objectif la diffusion ouverte des travaux en train de se faire dans le cadre des diverses activités scientifiques de la Fondation : Le Collège d'études mondiales, Bourses Fernand Braudel-IFER, Programmes scientifiques, hébergement à la Maison Suger, Séminaires et Centres associés, Directeurs d'études associés...

Les opinions exprimées dans cet article n'engagent que leur auteur et ne reflètent pas nécessairement les positions institutionnelles de la Fondation MSH.

The Working Papers and Position Papers of the FMSH are produced in the course of the scientific activities of the FMSH: the chairs of the Institute for Global Studies, Fernand Braudel-IFER grants, the Foundation's scientific programmes, or the scholars hosted at the Maison Suger or as associate research directors. Working Papers may also be produced in partnership with affiliated institutions.

The views expressed in this paper are the author's own and do not necessarily reflect institutional positions from the Foundation MSH.

## Résumé

Noyau existentiel commun à toutes les expériences de sujets migrants, quelles que soient les époques, les cultures et les circonstances qui les accueillent ou les suscitent, l'exilience se décline en condition et conscience, les deux pouvant ne pas coïncider : se sentir en exil sans l'être concrètement ; l'être concrètement sans se sentir en exil. L'analyse de ce phénomène dans sa dimension éthique est menée, entre autres, à partir du roman *L'Amérique* de Kafka avant d'être poursuivie quant à la question de la représentation de l'expérience exilique ainsi que de son rapport à la mort.

## Mots-clefs

exil, exilience, éthique, représentation, mort, Kafka

## Exilience : Condition and Consciousness

### Abstract

As an existential core in the experience lived by all migrants, whatever the historical and cultural circumstances are, exilience is both a condition and a consciousness. However, they may not be in sync: one could feel in exile without really be exiled or one could be exiled without feeling it. Among other sources, Kafka's *America* provides the material to study this phenomenon in its ethical dimension. Other issues to be addressed are the representation of exilic experience and the link between death and exile.

### Keywords

exile, exilience, ethics, representation, death, Kafka

... et ne pas avoir complètement tort.

Georges Perec

**N**oyau existentiel commun à toutes les expériences de sujets migrants, quelles que soient les époques, les cultures et les circonstances qui les accueillent ou les suscitent, l'exilience se décline en condition et conscience<sup>1</sup>, les deux pouvant ne pas coïncider : se sentir en exil sans l'être concrètement ; l'être concrètement sans se sentir en exil. Que signifie toutefois un tel couplage ? Il peut affirmer un lien entre extériorité et intériorité, entre sensations (déterminés par l'extériorité) et sentiments (par l'intériorité), entre le réel et la scène psychique, entre les données empiriques et l'appareillage intellectuel destiné à les saisir, toute une série d'articulations à déployer pour affiner une compréhension de l'exilience. Parmi celles-ci, un prisme réflexif nous attachera ici, celui de l'éthique. Comment se manifeste celle de l'exilé et comment est-elle construite ?

L'exemple d'un livre permet de l'aborder : *L'Amérique* de Kafka (*Amerika* ou *Der Verschollene* [« Le disparu » ou « Le manquant »] dans l'original), le grand roman sur l'exil ou, du moins, l'un des documents de création parmi les plus inspirants pour notre réflexion. On ne s'en étonnera pas. Toute l'œuvre de Kafka agit comme une interrogation de la condition exilique. « Qu'ai-je de commun avec les Juifs ? C'est à peine si j'ai quelque chose de commun avec moi-même [...] » (Kafka F., 1981 : 321), écrit-il en janvier 1914 dans son *Journal*. Le fils du peuple de l'exil qui se sent exilé de son peuple, et qui donc lui appartient au plus profond – doublement juif, doublement exilé - par toutes ses fibres sensibles et par toutes ses facultés intellectuelles, en façonnant un appareil interprétatif propice à interroger le monde, son monde intérieur et celui qui l'entoure. Une herméneutique

1. C'est l'hypothèse que nous avons introduite précédemment dans un article de la même série : Alexis Nuselovici (Nous), *Étudier l'exil*, FMSH-PP-2013-09, septembre 2013. L'analyse de la notion d'exilience a été développée dans un article suivant, Alexis Nuselovici (Nous), *L'exil comme expérience*, FMSH-WP-2013-43, septembre 2013. Inspiré par une pratique lexicale commune à Lévinas et à Derrida, le suffixe *-ance* insiste sur l'aspect dynamique du concept et rappelle l'hésitation jamais résolue pour le sujet exilé entre maîtrise d'une identité culturelle passée et acquisition d'une identité culturelle nouvelle.

toujours en chemin, non pas en exil d'un sens édénique qu'il s'agirait de redécouvrir mais faisant de l'exil le sens fantôme, existant de son absence – de même que Alain Fleischer fait de l'accent, marque symptomatique de l'exil, une « langue fantôme » (Fleischer A., 2005). Une interprétation cheminant dans l'exil et y trouvant sa force.

Que *L'Amérique* soit un roman de l'exil se voit d'emblée grâce à une sublime faute de traduction d'Alexandre Vialatte, le premier traducteur de Kafka en français, passeur de son œuvre dans le domaine francophone. Une faute ? Plutôt un glissement traductif, c'est-à-dire un écart de sens produit et légitimé par le processus traductif :

Als der siebzehnjährige Karl Rossmann, der von seinen armen Eltern nach Amerika geschickt worden war, weil ihn ein Dienstmädchen verführt und ein Kind von ihm bekommen hatte, in dem schon langsam gewordenen Schiff in den Hafen von Newyork einfuhr, erblickte er die schon längst beobachtete Statue der Freiheitsgöttin wie in einem plötzlich stärker gewordenen Sonnenlicht. Ihr Arm mit dem Schwert ragte wie neuerdings empor und um ihre Gestalt wehten die freien Lüfte. (Kafka F., 1994: 9)

Lorque, à seize ans, le jeune Karl Rossmann, que ses pauvres parents envoyaient en exil parce qu'une bonne l'avait séduit et rendu père, entra dans le port de New York sur le bateau déjà plus lent, la statue de la Liberté, qu'il observait depuis longtemps, lui apparut dans un sursaut de lumière. On eût dit que le bras qui brandissait l'épée s'était levé à l'instant même, et l'air libre soufflait autour de ce grand corps. (Kafka F., 1973: 11)

Le texte de Kafka dit que les parents de Karl l'envoyèrent en Amérique, Vialatte dit qu'il fut envoyé « en exil » - un mot qui n'apparaît nulle part dans le texte original. Vialatte, toutefois, a raison : Amérique est synonyme d'exil. Un lieu pour l'exil, pour l'accueillir et pour le signifier. Ce que comprenait déjà Max Brod, l'ami de Kafka qui édita posthument le volume, en lui donnant le titre de *Amerika* alors que Kafka se référait à son roman sous le titre de *Der Verschollene* [« Le disparu » ou « Le manquant »], repris par les éditions contemporaines allemandes, ou le désignant comme son « roman américain »<sup>2</sup>. Ce que comprit donc Via-

2. Selon Max Brod (voir Kafka F., 1973 : 364).

latte et qu'il clama dans sa traduction, au prix d'une distorsion : l'Amérique, c'est l'exil, l'Amérique est, plus qu'un pays d'exil, un pays exilique et New York, plus qu'une ville d'exil, une ville exilique.

Distorsion traductive qui n'est pas faute ou erreur. Si ces dernières notions sont, d'une manière générale, à examiner avec soin, il faut en outre préciser que l'erreur de traduction est inhérente à l'expérience exilique, que l'expérience de l'exil, ne refuse pas l'erreur, elle l'intègre. L'erreur de traduction est symptomatique de l'expérience exilique. Pas d'exil sans erreur de traduction qui n'est pas une erreur mais l'expression des effets de brouillage et de juxtaposition propres à la multipolarité référentielle de l'exilience. Au demeurant, l'isotopie traductionnelle, attitude qui chasse toute erreur au nom d'une équivalence sémantique toujours possible, s'aligne sur une idéologie de l'équivalence territoriale : tous les lieux se valent, ce qui contredit d'emblée la pulsion exilique. Une des premières fonctions de l'expérience exilique est en effet de montrer que tous les lieux ne se valent pas, que le mal en occupe certains au point qu'il doit être combattu ou fui – la fuite étant une forme de lutte. Il est des lieux maudits. Mais l'exilience rappelle que ce mal est humain et que cette non-équivalence territoriale appelle à la solidarité entre ceux qui résident sur ces territoires. Si tu quittes ton lieu, moi qui t'accueille dans le mien, t'accueillir ne suffit pas. Je dois aussi me et te poser la question : pourquoi le quittes-tu ? Le mien est-il mieux ? Et en quoi ? Le mythe du paradis perdu introduit à cette inégalité territoriale consubstantielle à l'être-au-monde. Un amendement à la Déclaration universelle des Droits de l'Homme devrait en complément proclamer l'égalité de tous les lieux devant l'exil dans la mesure où aucun enracinement n'existe dans l'absolu.

Adéquatement, le lapsus de Vialatte trouve son pendant chez Kafka lui-même. Un élément de la description s'éloigne de l'exactitude requise : l'épée énergiquement levée dans le texte ne pare pas la Statue de la Liberté qui, en réalité, tient un flambeau<sup>3</sup>, fidèle à son nom, « La Liberté illuminant

le monde », que souligne le dernier vers du célèbre poème d'Emma Lazarus à elle dédié : « *I lift my lamp beside the golden door* ». Doit-on conclure à une faute d'inattention de l'auteur, lui qui fait du détail la matrice de toute signification ? Certes non mais que veut dire alors ce changement quant à l'objet symbolique au bras de la statue, indissociable d'un certain discours sur l'exil : la lumière de la liberté surgissant dans les ténèbres de l'oppression et offrant sa lueur réconfortante à ceux qui fuient le malheur ?

La liberté n'est peut-être pas l'essentiel ici et le glaive de la justice passerait avant le flambeau de la liberté. La justice avant la liberté. L'idée revêt une version assez connue : je ne suis libre que si les autres le sont, c'est-à-dire si règne la justice. Parallèlement à cette interprétation, l'éthique lévinasienne que l'exilience déploie par sa phénoménalité suggère une seconde compréhension : l'exilé ne trouvera sa liberté que s'il lui est fait justice. Dans cette perspective, l'exil n'est ni fuite ni punition mais l'expression d'un tort que l'exilé subit. Être admis et accepté de plein droit par la société d'accueil équivaut à une réparation. Ce qu'indique ainsi Kafka dès le premier paragraphe définit un trait essentiel de l'exilience, condition et conscience unies par un lien dialectique, mieux par un cercle éthique – comme on dit cercle herméneutique – tracé et encadré par la justice dont le glaive accueille les exilés.

Le premier acte, en tant qu'exilé, du jeune Karl Rossmann en fournit l'illustration. Exilé par excellence : il ne se trouve plus en Europe mais il n'a pas encore gagné le sol américain puisque le premier chapitre le trouve sur le navire, entre-deux exilique<sup>4</sup> - entre-deux qu'est l'exil -, souligné par la double appartenance de son nom, *Rossmann*, homme-cheval. Alors qu'il n'était jusque là qu'un voyageur allemand, il va perpétrer son premier acte d'exilé, un acte éthique, à la suite de sa rencontre avec un soutier dans la cale du bateau où il cherchait son parapluie. Le lieu et le statut de son occupant suggèrent d'emblée une impitoyable hiérarchie sociale et, sans surprise, Karl découvre un homme abattu, victime d'injustice de la part

3. Georges Perec l'avait remarqué dans son *Récits d'Ellis Island*. Il y cite ce passage, dans une version légèrement tronquée de la même traduction, et commente : « [...] être émigrant c'était peut-être très précisément cela : voir une épée là où le sculpteur a cru, en toute bonne foi, mettre une lampe et ne pas avoir complètement tort [...] » (Perec G. et Bober, R., 1980 : 49). Exégèse elliptique car laissant dans l'ombre le « ne pas avoir tort » et surtout énigmatique car le lecteur s'interroge sur l'attribution de la « toute bonne foi » au

sculpteur et non pas à Kafka. Ce serait donc ce dernier qui aurait eu raison. Sagesse de l'exilience. Perec, comme en écho à l'interrogation de Kafka citée *supra*, affirme : « Quelque part, je suis étranger par rapport à quelque chose de moi-même [...] » (*Ibid.* : 44).

4. Voir *infra* l'importance du topos marin pour l'analyse de l'exilience.

de ses supérieurs, qu'il encourage à se défendre – « Êtes-vous déjà allé voir le Capitaine ? Lui avez-vous demandé justice ? » (Kafka F., 1973 : 18) – et qu'il propose d'accompagner dans une confrontation nécessaire avec les dits supérieurs. De fait, il entonne devant eux une véritable plaidoirie tandis que le soutier demeure muet. Et le narrateur de noter : « Karl, en tout cas, se sentait plus fort, plus calme qu'il ne l'avait jamais été chez lui. Si ses pauvres parents avaient pu le voir ici ! Comme il savait, sur une terre étrangère, devant des personnalités notables, défendre la cause du bien ! » (*Ibid.*, p. 34 ; *c'est moi qui souligne*).

Pays inconnu et combat éthique. Alors que Karl n'est rien, il trouve une plénitude à son existence dans cette défense morale, cette défense de la morale ; il trouve son nouveau territoire dans cette morale à défendre. Pour l'exilé, le système de valeurs qui était le sien et qui, comme pour tout sujet, construisait de l'extérieur sa personnalité au prix d'arrangements et de bricolages, ce système est intériorisé. L'exilé le porte désormais en lui<sup>5</sup>. Ses valeurs épousent son expérience qui les figure sans médiation. Non plus une expérience trouvant sa légitimité par rapport à un cadre axiologique transcendant mais une expérience qui fait corps avec les valeurs la définissant. L'exil n'est pas une entité abstraite qui permet de reconnaître et de nommer une expérience, l'exil existe dans l'expérience de l'exil – ce que souligne, involontairement, la langue anglaise lorsqu'elle use d'un seul mot, *exile*, pour dire les termes français « exil » et « exilé ». Celle-ci ignore la distance à partir de laquelle un système de principes et de conceptions détermine et éclaire le tranchant du vécu, l'épisode de vie. L'exilience tisse son propre récit à même l'expérience. De même le récit de Kafka qui, ne se laissant pas interpréter, n'est que récit. « « J'habiterai mon nom », fut ta réponse aux questionnaires du port » (Saint-John Perse, 1972 : 135), dit le vers de Saint-John Perse. Pour le sujet exilé, l'existence colle à la peau car il ne bénéficie plus des codes qui, dans le lieu antérieur, lui permettaient de s'en détacher et de la désigner. Habiter son nom signifie cette consubstantialité entre le vécu et les valeurs le soutenant qui prend source, quant à la tradition juive, dans l'auto-désignation divine « Je suis celui qui suis » (Ex 3, 14),

5. L'exilience nourrit toujours ainsi un esprit de révolte selon la définition de Camus : « [Le révolté métaphysique] oppose le principe de justice qui est en lui au principe d'injustice qu'il voit à l'œuvre dans le monde » (Camus A., 2011 : 42).

proférée lors de l'Exode d'Égypte et liée au don des Tables de la Loi.

Questions essentielles pour l'exilé : sous quel régime juridique se tient-il ? Auquel faire allégeance ? A qui obéir ? Quel corps de lois protège son corps ? Pour l'exilé, nous apprend le roman *L'Amérique* au travers des épisodes du glaive de la Statue et du premier acte exilique de Karl, une isotopie s'installe entre la loi et le corps : non pas mon corps est ma loi comme dans les proclamations d'hédonisme narcissique mais mon corps accueille ma loi. Il en est à la fois la matrice, l'autel et l'arche, la servant et la déchiffrant d'un même mouvement<sup>6</sup>.

L'exilience définie comme condition et conscience permet d'éviter d'en faire un socle ou un marqueur identitaire. Au contraire, elle accueille et inspire la construction et la redistribution des affects identitaires : plus précisément, et exemplairement dans le cas de Karl, le mouvement incessant des affects, comme si le roulis du navire accompagnait encore son cheminement exilique sur la terre ferme, telle une marque d'exilience. Un balancement entre les processus de subjectivation et les processus de dé-subjectivation que Michel Wieviorka met de l'avant pour aborder ce qu'il appelle « des états de sujet » (Wieviorka M., 2012 : 6) plutôt que des identités fermes, des subjectivités essentialisées fussent-elles mouvantes. Dans ces opérations, les principes éthiques que l'exilé porte dans son corps – les soucis de justice et d'équité pour Karl, par exemple – serviront de points d'orientation.

Il a besoin de tels repères dans la mesure où la conscience exilique est une conscience malheureuse. C'est évident à un niveau psychologique car l'exilé se voit coupé des cadres mentaux et culturels qui lui offrent repère et réconfort, une conscience meurtrie que l'expérience exilique partage avec tout phénomène traumatique. En revanche, l'exilience révèle exemplairement que pour l'exilé l'ordre du moi est lié à l'ordre du monde et que son ordre personnel n'est plus en adéquation avec l'ordre du monde. L'exilé a perdu sa place (dans le monde) et ne sait pas si – et quand – il en retrouvera une autre. C'est aussi le monde qui a perdu sa place aux yeux de l'exilé. Son moi est déplacé, les assises de son moi ont bougé, ce qui ne traduit pas seulement un déracinement mais reflète un ébranlement du système d'enracinement. Non plus des *roots* mais des *routes*, pour reprendre le

6. Une analyse à prolonger en relisant divers récits de Kafka dont, notamment, *Devant la loi* et *La colonie pénitentiaire*.

jeu de mots goûté par les anthropologues anglophones. L'exilé ne croit plus dans son moi car il ne croit plus dans le monde. Turner a peint en 1842 un tableau, « L'exilé et l'escargot [*The exile and the snail*] », figurant un Napoléon déchu, absorbé dans la vision d'un minuscule gastropode croisant son chemin. L'image peut aujourd'hui sembler bizarre mais il importe de l'interpréter historiquement et dans le souvenir de ce que la chute de l'Empereur représenta pour l'imaginaire collectif britannique. Le ridicule d'une situation affichant une telle dissymétrie – y compris sur le plan visuel car l'œil peine à distinguer le petit mollusque rampant – s'estompe devant ce qu'elle exprime : l'exilé, fût-ce Napoléon, se retrouve dans un monde en telle dérégulation qu'il en envie la vie tranquille, aussi peu exaltante soit-elle, d'un escargot.

L'exilé a besoin que le monde soit réinvesti. Comme le dit Victor Hugo dans un poème de *La légende des siècles* intitulé « Écrit en exil », emblématique de tout le recueil dont les textes furent composés en exil :

L'heureux n'est pas le vrai, le droit n'est pas le nombre ;  
Un vaincu toujours triste, un vainqueur toujours sombre,  
Le sort n'a-t-il pas d'autre oscillation ?  
Toujours la même roue et le même Ixion !  
[...] Il faut, dans l'univers, fatal et pourtant libre,  
Aux âmes l'équité comme aux cieus l'équilibre ;  
J'ai besoin de sentir de la justice au fond  
Du gouffre où l'ombre avec la clarté se confond ;  
J'ai besoin du méchant mal à l'aise, et du crime  
Retombant sur le monstre et non sur la victime [...].<sup>7</sup> (Hugo V., 1962 : 663)

Un même besoin pousse Karl Rossmann mais il n'est pas le seul dans l'univers romanesque de l'auteur de *La métamorphose*. Si *L'Amérique* est incontestablement le roman de l'exil, il compose avec les deux autres romans de Kafka une trilogie de l'exil qui est aussi une trilogie de la justice<sup>8</sup>. *L'Amérique*, *Le Procès*, *le Château*, ici nommés dans leur chronologie d'écriture, décrivent trois modes d'exilience. *L'Amérique* dessine une territorialité qui contient origine et arrivée puisque Karl est constamment rappelé à son statut d'Européen, venant de Prague comme Kafka, origine

européenne mise aussi de l'avant par ses protectrices à l'Hôtel Occidental (La cuisinière en chef et Thérèse) et par ses compagnons d'infortune et de dérive, plus bourreaux que camarades, le français Delamarche et l'irlandais Robinson qui portent en leurs noms la pulsion migratoire. Karl est d'une certaine manière suspendu entre les deux lieux et les deux temps, Europe et Amérique, en parfaite illustration de l'exilience.

Les deux romans suivants, à l'inverse, décomposent l'expérience selon ses deux versants, l'avant et l'après. *Le Procès* insiste sur la phase du départ dans la condition de l'exilé : Joseph K est accusé, accusé d'être lui-même, renvoyé à lui-même, tous les projecteurs narratifs braqués sur ce qu'il est et il doit abandonner ce territoire existentiel pour affronter un jugement qui ne sera pas prononcé et atteindre un tribunal qui jamais ne siègera sur son affaire. *Le Château*, en revanche, entraîne le lecteur dans l'obsession de K. pour le lieu qu'il doit atteindre, le château dans lequel, malgré toutes ses tentatives, jamais l'arpenteur (homme de territoire, s'il en est) ne pénétrera. Ce sont l'arrivée impossible et donc le lieu interdit que scrute *Le Château* tandis que *Le Procès* interroge le départ sans espoir de parvenir à destination.

Il est tentant d'esquisser ici une analogie avec trois moments exiliques du récit biblique, incarnés en trois figures : Adam, Abraham et Jacob. Adam symboliserait l'exilience dans son lien avec le lieu quitté, Abraham avec le lieu promis et Jacob au double nom (Jacob/Israël) la relation entre les deux. Typologie provisoire et partielle qui exclut volontairement Moïse, la figure biblique par excellence de l'exil, car l'exode d'Égypte<sup>9</sup> appelle une théorisation spécifique et approfondie de l'exilience.

*L'Amérique* se conclut par le chapitre intitulé « Le théâtre de la nature d'Oklahoma ». Cette institution, aussi appelée « Le grand théâtre d'Oklahoma », embauche sans sélection au nom des principes suivants, avancés sur l'affiche que découvre Karl : « Le grand théâtre d'Oklahoma vous appelle ! [...] Si vous pensez à votre avenir, vous êtes des nôtres. Chacun est le bienvenu chez nous. Rêvez-vous de devenir artiste ? Venez ! Notre théâtre emploie tout le monde et met chacun à sa place » (Kafka F., 1973 : 312). L'affirmation résonne avec une problématique typiquement exilique :

7. Le poème s'intitule « Écrit en exil ». Pour cette perspective morale sur l'expérience exilique, relire aussi : « Paroles dans l'épreuve » (Hugo V. 1962 : 683), d'abord intitulé « Paroles d'exilé » et « Le Cid exilé » (Ibid. : 183).

8. Max Brod parle dans sa postface d'une « trilogie de la solitude » (Kafka F., 1973 : 365), une interprétation qui n'est pas contradictoire tant exil et injustice sont souvent des expériences solitaires.

9. On notera toutefois que la ville qui abrite l'Hôtel Occidental dans lequel Karl trouvera et perdra une place rêvée dans des circonstances horriblement injustes porte le nom, égyptien, de Ramsès.



quelle est la place de chacun ? Chacun a-t-il sa place ? Quelle en est la nature ? Et surtout : où se trouve-t-elle ? Lieu de naissance ? Lieu(x) de l'existence ? Lieu de la mort ? Au théâtre exilique, chacun aura sa place, chacun aura son emploi car chaque lieu pourra jouer un rôle de demeure.

Voilà, dit Azel, cinq ans d'études à Rabat. Cinq ans d'espoir et pas de chance. La fierté de ma mère et son principal souci. Mais toi, j'espère que tu vas au moins au collège, et que tu vas faire des études supérieures pour avoir un bon emploi. Que veux-tu faire plus tard? /- Partir. /- Partir? Mais ce n'est pas un métier! / - Une fois partie, j'aurai un métier. /- Partir ou? /Partir n'importe où, en face, par exemple. /- En Espagne? /- Oui, en Espagne, França, j'y habite déjà en rêve. (Ben Jelloun T., 2007 : 119-120)

Pour Malika qui a demandé à son voisin qu'il lui montre ses diplômes, partir est un métier, comme l'exil. On se souvient que c'est le titre d'un recueil de Nazim Hikmet qui dut passer jusqu'à sa mort de longues années en dehors de la Turquie : *C'est un dur métier que l'exil*<sup>10</sup>. Titre aussi d'un poème du recueil dont les dernières lignes disent:

Je suis entré à Sofia par un jour de printemps,  
mon amour

La ville où tu naquis fleure le parfum du  
tilleul

Je ne saurais te décrire l'accueil de tes  
concitoyens,

La ville où tu naquis est pour moi la maison  
d'un frère.

Mais la maison d'un frère ne saurait vous  
faire oublier votre propre maison

C'est un dur métier que l'exil, bien dur<sup>11</sup>.  
(Hikmet N., 1974 : 223)

Ces vers indiquent le passage de la maison au métier, de la demeure (passive) à l'occupation (par définition active), du statique au mouvement. Passage en somme d'un état (subi) à une expérience, qui n'existe que dans son récit ou sa transmission. Avoir du métier : une connaissance à la

10. L'expression est reprise, *Exile is my trade*, pour le titre de l'anthologie parue aux Etats-Unis consacrée au poète algéro-français Habib Tengour : *Exile is my Trade : A Habib Tengour Reader* (traduit et édité par Pierre Joris), Boston, Black Widow Press, 2012.

11. Je dois à Gretty Mirdal la précision linguistique selon laquelle le turc permet morphologiquement de faire du terme et donc du statut d'exilé un métier.

fois transmissible, induisant un apprentissage qui inclut l'autre dans le cercle du savoir, et intransmissible car indissociable de la pratique spécifique d'un individu, un savoir-faire où le savoir n'appartient qu'à celui qui fait. Pour ce dernier sens, l'histoire de la langue rappelle que *métier* est le doublet de *ministère* qui désignait avant tout le service divin. Curieusement, « avoir un métier » (objectif, socialisé) se pose comme antonyme de « avoir du métier » (individualisé, proche de l'artisanat). L'exil aussi est à la fois attestable – on peut le raconter, le documenter même – et inséparable d'une expérience subjective et singulière.

Il n'y a pas un seul type d'exil ou d'exilé et une telle diversité met encore plus en relief l'exilience, condition et conscience, diffractée comme un noyau existentiel commun à l'ensemble des expériences exiliques. *Partir*, le roman de Tahar Ben Jelloun de 2006, le montre bien. Certes, les candidats au départ dont il trace le portrait et le parcours viennent tous du même pays, le Maroc, de la même communauté nationale, le peuple marocain, et cherchent tous à fuir la même réalité socio-économico-politique. Mais, dans ce cadre, leurs motivations sont diverses et, par conséquent, ils ne vivront pas de la même manière l'expérience de l'exil selon qu'ils sont hommes ou femmes, jeunes ou vieux, intellectuels ou non. Approcher et connaître une telle diversité permettront d'approfondir la notion d'exilience. Comme tout portrait, le portrait de l'exilé ne doit pas être un instantané, la fixation d'un moment, d'une identité singulière mais doit refléter la vérité d'un être collectif – la multiplicité interne d'un individu mêlée à celle du groupe humain auquel il appartient – et, à ce titre, exprimer ses variations et son devenir. Tout portrait doit viser à l'énigme de ceux que peignait Lucian Freud car il pourra alors prétendre à l'authenticité – l'être humain étant par définition tourmenté, changeant, insaisissable.

L'histoire de l'art offre des œuvres qui pourraient se qualifier comme portraits de l'exil ou de l'exilé. La toile de Turner mentionnée plus haut, par exemple, ou le tableau de C.-D. Friedrich *Der Wanderer über dem Nebelmeer* [Le voyageur au-dessus de la mer de nuages]. Il semble pourtant difficile de les retenir pour illustrer notre réflexion<sup>12</sup> parce que trop individualisées, trop

12. La difficulté est réelle et s'est par exemple posée lorsque nous cherchions une image pour annoncer le séminaire du Collège d'études mondiales au cours duquel les présentes thèses ont d'abord été exposées.

figuratives, trop attachées à une esthétique particulière et trahissant de ce fait l'exilience qu'elles seraient supposées figurer. Trop élaborées artistiquement aussi alors que l'expérience exilique qui aujourd'hui nous préoccupe, celle des 214 millions et plus de migrants, exhibe rarement un souci de ce type.

Une image s'est toutefois imposée<sup>13</sup>, une photographie prise d'un avion de patrouille de la US Navy le 15 janvier 2012 au large des côtes maltaises. L'embarcation accueille entre 65 et 70 migrants somaliens qui seront recueillis plus tard par un navire portant pavillon panaméen puis transférés sur un vaisseau patrouilleur maltais.



© US Navy

Certes, l'objection sur l'esthétique revêtant une portée générale, on peut se demander si nommer « exilés » plutôt que « migrants clandestins » les occupants de cette embarcation ne revient pas à anoblir leur souffrance, esthétiser justement une réalité qu'il nous faut résister à désigner comme tragique au risque d'encore emprunter et appliquer une catégorie esthétique<sup>14</sup>. La position contraire peut toutefois être défendue. Les voir comme exilés, n'est-ce pas dire la vérité ambivalente et inassignable de leur condition, mettre leur souffrance au premier plan tant l'exilience touche au plus près la vérité de la condition humaine ? Le dilemme rappelle la persistante aporie ethnographique : comment traduire sans trahir ? Comment dire l'autre dans le même ?

Il est frappant d'observer comment ce cliché affiche un mélange de précision et d'imprécision. L'imprécision d'une photographie de type

militaire ou à usage médical (radiographie ou échographie), le flou dans la représentation de ces corps que l'on reconnaît comme humains dans une embarcation que l'on devine de type gonflable et ressemblant ironiquement par sa texture épaisse à un genre de pâtisserie. Cependant, toutes les têtes paraissent illuminées, comme irradiant d'espoir, un rayonnement à l'émanation, elle, fort précise. Et autour, la mer, implacable, impénétrable, glacée, seul élément parfaitement identifiable. Sans la légende fournie par la flotte américaine, peut-on comprendre ce dont il s'agit ?

En reprenant les termes de Roland Barthes (Barthes R., 2002) pour désigner les deux modes par lesquels une photographie crée des affects chez celui ou celle qui la regarde et qui en constituent la teneur, l'image des exilés somaliens déploie un *punctum* (les têtes lumineuses) qui vient me chercher en tant que sujet singulier, attirer mon attention, interroger ou provoquer mon regard alors que le *studium* qui me fait interpréter une photo selon un savoir préexistant, un code culturel dont je partage la possession avec d'autres, est défaillant et n'est réparé que par les données communiquées par la source du document. Une défaillance au cœur de l'expérience exilique : ce qui va de soi (le *studium*) et dessine un cadre d'appréhension du réel n'est plus une évidence alors que les détails d'un épisode singulier (le *punctum*) prennent sur eux toute la charge existentielle d'un vécu et en dictent notre perception. Face à cette photo, une approche sémiotique binaire opposerait des signifiants sans signifiés du côté de notre réception et, de l'autre, des signifiants saturés de sens pour les sujets représentés, eux dont le destin est capturé par une image qu'il nous est donné de voir sans vraiment la comprendre. Un trop-plein de sens, un sens obsessionnellement plein dans lequel ils pourraient se noyer s'ils perdaient tout instinct de survie, un impératif à l'énoncé ambigu : partir et rejoindre l'ailleurs, au risque de la mort.

Précise et imprécise, l'expérience exilique arbore la même dualité. Précision chirurgicale d'une déchirure, d'une rupture, d'une ablation ; opération dans la chair, documentée ou non. Par contraste, partir en voyage induit un processus de durée plus ou moins longue car le départ inclut les préparatifs, leurs joies ou leurs inquiétudes. On consulte, on imagine, on projette ; et on présume le retour. En revanche, le principe de circularité, appliqué à l'expérience exilique lorsqu'elle est comparée à un voyage et qu'Ulysse l'incarne, ne convient

13. Trouvée sur l'internet par Alexandra Galitzine.

14. L'esthétique est ici employée dans le sens réducteur que suggère précisément le verbe « esthétiser », maquiller de beauté une situation qui ne le mérite pas. Notre position, à l'opposé, suit l'invitation de Walter Benjamin à défendre « la politisation de l'art » contre « l'esthétisation de la politique que pratique le fascisme » (Benjamin W., 2000c : 316). Son intérêt pour le théâtre de Brecht en découlait.

pas car l'exil est mû selon un principe de linéarité, une directionnalité, telle une flèche pointée<sup>15</sup>, que figure efficacement l'embarcation des exilés somaliens. Le retour n'est qu'une option, plus ou moins crédible, qui ne pèse pas sur la conscience exilique et n'offre donc pas de réconfort. De ce fait, elle ne pèse pas non plus sur la conceptualisation de l'exil et la compréhension de l'exilience. Celle-ci est gagnée par l'imprécision : la non-garantie, l'imprévisibilité d'un retour au lieu d'origine, mais non moins, quant au lieu d'arrivée, le vague d'un futur aux couleurs indistinctes, sinon hostiles. Certes, l'exilé pourra éprouver la satisfaction de gagner une vie meilleure ou d'échapper à un destin funeste mais il n'empêche qu'il ne peut à l'avance le prédire. Il n'est jamais certain de véritablement arriver comme on dit de quelqu'un qu'il est *arrivé*, quelque part ou dans la vie.

Cette photographie ravive un topos de la mer associé dans la culture occidentale au thème de l'exil, constitué depuis Ovide à la Mer Noire jusqu'à Victor Hugo à Guernesey. La deuxième élégie des onze constituant le premier livre des *Tristes*, le recueil qu'Ovide consacra à son exil, traite du voyage maritime l'amenant au lieu de son exil : « Quand vous [Dieux du ciel et de la mer] voudriez tous sauver ma misérable vie, un être frappé par la mort ne saurait plus exister. Quand la mer s'apaiserait, que les vents me seraient favorables, quand vous m'épargneriez, je n'en serai pas moins exilé [*non minus exul ero*] » (Ovide, 1968 : 10). La mer, la mort – association que facilite l'allitération en langue française, articulation funeste dans laquelle qui s'expérimente l'exil d'Ovide, l'exil pour Ovide. L'exil est une mort et la mer en serait le symbole. Pourtant, il ne meurt pas en cette traversée et il ne souhaite pas mourir, priant les dieux que son vaisseau traverse la tempête. La mer revêt donc une autre signification qui touche à la manière dont elle occupe l'espace qu'elle recouvre : à la différence de la montagne ou de la plaine qui, quelle que soit leur ampleur, peuvent être arpentées par un pas humain, la mer, par son homogénéité illimitée et son impénétrabilité, oblige le sujet qui la parcourt à être à lui-même son territoire. Une étendue désertique produira le même effet, ainsi qu'y insiste le récit biblique. Un désert brûlant ou glacial, au demeurant, si l'on songe à la Sibérie qui pour Mandelstam entraîne une réaction

similaire : « Seul, je regarde le gel bien en face:/ Il ne va nulle part, de nulle part je viens. [...] » (Mandelstam O., 1999 : 103), écrit-il le 17 janvier 37, en exil à Voronej.

La mer ramène le sujet à sa subjectivité nue, le réduit au fait de son existence, une existence consubstantielle aux valeurs la soutenant. Ovide est prêt à abdiquer ce qu'il lui reste de vécu exilique pour le fantasme d'une vie concentrée dans l'ouvrage né de son exil :

Si quelqu'un peut-être dans la foule, là-bas, ne m'a pas oublié, si quelqu'un s'informe d'aventure de ce que je deviens, tu lui diras que je vis, mais non pas sain et sauf. [...] Au temps de mon bonheur, j'étais avide d'un titre et je brais de me faire un nom. Aujourd'hui, qu'il suffise de ne pas haïr la poésie et ce goût qui m'a été fatal : mon talent est cause de mon exil. Mais pars à ma place et, toi qui le peux, contemple Rome ! Dieux ! que ne puis-je être aujourd'hui mon livre ! (Ovide, 1968 : 4, Livre I, Élégie 1)

Une vie par métonymie, en excès d'elle-même, une survie. L'expérience de l'exil serait alors contenue dans son seul récit, en condensé, un concentré d'expérience. Si le souhait d'Ovide est commun à l'expérience exilique, l'exilience résisterait au mouvement général qui, en Europe et depuis le début du XXe siècle selon Walter Benjamin, a entraîné, suite au « déploiement de la technique », une chute du « cours de l'expérience » et l'appauvrissement « en expérience communicable » (Benjamin W., 2000a : 365), créant un hiatus entre la connaissance humaine usuelle des réalités du monde et les phénomènes nouveaux de la modernité, ce que le monde donnait à voir pour la première fois.

Faut-il alors admettre que l'exilience puisse agir comme un facteur influent à prendre en compte dans un cadre culturel aussi large que celui d'une société donnée au-delà des communautés d'exilés qu'elle accueille ? Henri Meschonnic distinguait entre deux usages de la notion de traduction (Meschonnic H., 1978) : usage restreint et usage généralisé, le premier renvoyant à la pratique linguistique et textuelle (traduire un poème), le second à une acception plus métaphorique, synonyme d'expression ou de communication (traduire une émotion, traduire une identité).

15. L'image est chez Dante qui en symbolise l'exil (*Divine Comédie*, « Paradis », XVII).

Emprunter cette distinction est d'autant pertinent qu'exil et traduction sont des phénomènes que l'empiricité met facilement en relation. L'usage restreint décrirait l'expérience de celui ou celle qui a concrètement quitté un territoire, franchi une frontière, et qui demeure, provisoirement ou non, dans un autre territoire – territoire et frontière d'entités étatiques ou tracés à l'intérieur d'un même pays en cas de guerre civile ou de conflit interne. L'usage généralisé regrouperait soit les variations métaphysiques, religieuses ou poétiques traitant de l'homme sur la terre en exil du ciel ou de tout arrière-monde, soit les désignations de diverses expériences de marginalisation ou d'enfermement telles la folie, le handicap, la prison.

Il convient de ne pas séparer les deux usages, les deux compréhensions, mais de les articuler, l'une enrichissant l'autre. Ne pas les hiérarchiser de même que dans le cadre restreint qui accueillait notre liste initiale, il importe de ne pas hiérarchiser la diversité des expériences selon leur degré

Sujet non-exilé		
J'AI ETE	(JE SUIS)	JE SERAI
(IL Y A EU)	IL Y A	(IL Y AURA)
Sujet exilé		
(J'AI ETE)	JE SUIS	(JE SERAI)
IL Y A EU	(IL Y A)	IL Y AURA

de gravité présumée. Certes, la scène politique exige souvent une intervention urgente quant à l'exil dans son sens restreint mais même une telle urgence a besoin, pour assurer son efficacité et sa légitimité, d'une réflexion en amont articulant usages restreint et généralisé. À titre d'exemple, le tableau suivant mêle les deux usages en synthétisant deux dimensions d'exilience selon les critères anthropologiques de l'avoir et l'être.

L'exilé n'a que son existence présente sans pourtant pouvoir l'ancrer matériellement tandis que le non-exilé n'est certain que de ses possessions sans rien pour garantir leur pérennité. Dans le fil de cette interprétation, la typologie et ses termes pourront être aussi facilement être utilisés par un pasteur dans son sermon dominical que venir illustrer une étude sociologique sur les parcours migratoires.

Être et ne rien avoir, une figure l'incarne : Kaspar Hauser (ou Gaspard Hauser), l'exilé absolu, à qualifier ainsi en l'absence de tout lieu d'origine

connu ou identifiable. On l'appelait « l'orphelin de l'Europe » car toutes les opinions européennes se passionnèrent pour ce jeune homme de 16 ans qui en 1828 se présenta à Nuremberg, parlant à peine et prétendant avoir jusque-là vécu seul, enfermé dans une cave. Trois tentatives d'assassinat alimentèrent la thèse de l'enfant adultérin sacrifié par une famille aristocrate, en l'occurrence les princes de Baden alliés à la famille des Beauharnais. Verlaine lui consacra un poème célèbre : « *Gaspard Hauser chante* : // Je suis venu, calme orphelin, / Riche de mes seuls yeux tranquilles, / Vers les hommes des grandes villes : / Ils ne m'ont pas trouvé malin » (Verlaine, 1975 : 92-93).

La version romanticise l'histoire de Kaspar Hauser et lui ôte sa dimension anecdotique, ce qui permet à Verlaine une projection dans cette figure tôt devenue mythique. « Suis-je né trop tôt ou trop tard ? / Qu'est-ce que je fais en ce monde ? » Les vers du dernier quatrain gardent cependant l'empreinte de l'angoisse exilique, la réaction devant son incertitude constituante. Les tentatives d'assassinat dont la dernière fut fatale – à moins que ce fût un suicide – inscrivent la mort en filigrane dans ce récit exilique tandis que le poème invoque une autre issue fatale : « Bien que sans patrie et sans roi / Et très brave ne l'étant guère, / J'ai voulu mourir à la guerre : / La mort n'a pas voulu de moi. »

Or, il s'agit là d'un trait essentiel, fondamental, de l'exilience. Alors que l'exil est souvent défini par la perspective du retour, possible ou impossible, il semble que ce qui en définirait plus valablement l'expérience est davantage la possibilité de la mort, à savoir le non-retour, sa possibilité sur le mode de la prévisibilité ou de la probabilité. L'exilé peut voir ou prévoir sa mort possible dans l'expérience exilique – ne serait-ce que parce qu'il a déjà éprouvé la fin d'une vie antérieure –, ce que normalement refuse l'animal humain, confiant, selon Freud, dans son éternité. L'exil déterminé par le retour possible sera appelé l'exil odysseén et n'entre que partiellement dans notre considération de l'exilience. Ovide ou Dante ne reviennent pas, ils meurent en exil, de même qu'ils y écrivent – et pour Dante, son *opus magnus*. Nazim Hikmet en témoigne pareillement qui, dans le recueil *C'est un dur métier que l'exil*, écrit :

Dans Prague passe une voiture/une charrette  
que traîne un seul cheval/devant le cimetière  
juif//La charrette est chargée/de la nostalgie  
d'une autre cité/et le charretier c'est moi...//

Dans Prague doucement s'éclaire le baroque/  
Tourmenté, lointain/Il tremble dans ses do-  
rures une tristesse noircie.//Dans Prague  
au cimetière juif/La mort est silencieuse et  
muette//O mon amour O mon amour/L'exil  
est pire que la mort.<sup>16</sup> (Hikmet N., 1974 : 201)

Définir l'exil par le retour réduit l'autonomie et la portée conceptuelles de l'exil comme expérience. Possible ou impossible, peu importe. Si l'exil se pense malgré tout en fonction d'un retour, celui-ci sera, pour le moins, énigmatique comme dans le titre de Dany Laferrière (Laferrière D., 2009), écrivain en exil de son Haïti natal. Marquer l'exil par la possibilité de la mort interrompt la circularité d'une conception commune de l'existence, imposant la linéarité d'une trajectoire projectionnelle : la mort n'advient pas au lieu de naissance, la tombe se creusera loin du berceau. Ainsi, avec ironie ou lucidité, Tahar Ben Jelloun conclut *Partir* avec un chapitre intitulé « Revenir » mettant en scène les principaux personnages candidats à l'exil dans le roman qui montent dans un bateau pour un au-delà non précisé.

Lier exil et mort retourne les discours philosophiques ou théologiques qui utilisent l'exil dans une intention morale : la mort comme exil bénéfique d'une vie aux valeurs illusives ou la vie comme exil d'un autre monde, plus authentique, auquel la mort donnera accès. L'expérience exilique intègre la mort dans la vie, refusant leur césure. Ainsi, l'exilé porte la/sa mort en lui, raison pour laquelle il n'hésite pas à la braver lorsque les circonstances le demandent. Contrairement aux énoncés du platonisme ou du christianisme, l'association de l'exil et de la mort ne doit pas être négative, la seconde délivrant du premier : se savoir porteur de la mort, à commencer par celle d'une identité antérieure rend l'expérience de la vie plus complète.

L'expérience de l'exil révélerait en somme à la vie sa teneur d'expérience. Car l'expérience, en tant qu'expérience, est liée à la mort. Un retour à l'étymologie rappelle la parenté du terme latin avec *periculum*, péril, qui vient de la racine indo-européenne *per* signifiant traversée puis épreuve. Mesure de l'expérience : après la traversée, après l'épreuve. Or toute épreuve se mesure par rapport au risque fatal. Dans un essai ultérieur à celui

16. D'ailleurs le poète semble ne pas la craindre : « Aux jours de pluie le drapeau blanc est sur le mât/Il pleut et tout d'un coup/Il est facile de mourir/Et attendre la mort est tout aussi facile » (Hikmet N., 1974 : 215).

précédemment cité, Walter Benjamin répète son diagnostic sur la chute du cours de l'expérience<sup>17</sup> (Benjamin W., 2000b : 115), due aux développements technologiques advenus depuis la Première guerre mondiale, mais il la met aussi en parallèle avec le déclin de l'art du conteur qui s'alimentait à l'expérience humaine et aux chaînes de transmission traditionnelles et qui ne peut plus rivaliser avec la diffusion moderne de l'information. Et de lier cette dévalorisation aux transformations des conditions de la mort dans la société moderne, à sa socialité amoindrie, le décès advenant désormais hors de la sphère publique. Auparavant, la mort fournissait l'occasion d'une transmission et d'un récit, le don d'une expérience à recueillir par l'entourage du mourant, ceux qui allaient continuer à vivre. Le phénomène de la mort devenu privé, caché aux vivants, son « autorité » disparaît et, partant, celle de l'expérience. À l'opposé et quoiqu'il n'y ait pas lieu de s'en réjouir, les conditions de l'exil n'ont pas changé. Revient-il à l'exilé de maintenir le cours de l'expérience ? En faire un objet de recherche et de réflexion tel qu'en ces pages tente d'y contribuer.

Escamoter l'exil en migration, faire de l'exilé un migrant est comparable à la manipulation moderne de la mort. Là où l'exilé possède une expérience à transmettre, celle du migrant se réduit à une donnée socio-économique à communiquer. Du recueil *Paris, ma rose* de Nazim Hikmet, le premier poème, « Sur un voyage », dit :

Nous ouvrons les portes,  
nous fermons les portes,  
nous franchissons les portes  
et tout au bout de l'unique voyage  
ni ville  
ni port.

Le train déraile,  
le bateau fait naufrage,  
l'avion s'écrase.  
Une carte est gravée sur la glace.  
Si j'avais le choix

de recommencer ou non ce voyage  
je le recommencerais.<sup>18</sup>

(Hikmet N., 1974 : 230)

L'exil comme expérience ou le voyage sans retour toujours recommencé.

17. Le premier essai, cité *supra*, fut publié en 1933, celui-ci en 1936.

18. N. Hikmet, *Anthologie poétique*, p. 230.

## Bibliographie

- R. Barthes, Roland (2002), *La chambre claire. Note sur la photographie*, Paris, Cahiers du Cinéma/Gallimard/Seuil.
- Benjamin, Walter (2000a), « Expérience et pauvreté » (tr. P. Rusch), *Œuvres II*, Paris, Folio/Essais,
- Benjamin, Walter (2000b), « Le conteur » (tr. M. de Gandillac et P. Rusch), *Œuvres III*, Paris, Folio/Essais.
- Benjamin, Walter (2000c), « L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique » (tr. M. de Gandillac et R. Rochlitz), *Œuvres III*, Paris, Folio/Essais.
- Ben Jelloun, Tahar (2007), *Partir*, Paris, Folio, 2007,
- Camus, Albert (2011), *L'homme révolté*, Paris, Folio/Essais.
- Fleischer, Alain (2005), *L'accent. Une langue fantôme*, Seuil, 2005.
- N. Hikmet, Nazim (1974), *Anthologie poétique* (tr. C. Dobzynski), Paris, Les Editeurs Français Réunis.
- Hugo, Victor (1962), *La légende des siècles*, Paris, Garnier.
- Kafka, Franz (1994), *Der Verschollene*, Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag.
- Kafka, Franz (1981), *Journal* (tr. M. Robert), Paris, Grasset.
- Kafka, Franz (1973), *L'Amérique* (trad. A. Vialette), Paris, Folio.
- Laferrière, Dany (2009) *L'énigme du retour*, Paris, Grasset.
- H. Meschonnic, Henri (1978), « Traduction restreinte, traduction généralisée », *Pour la poétique V*, Paris, Gallimard.
- Mandelstam, Ossip (1999) *Les Cahiers de Voronej (1935-1937)* (tr. H. Abril), S.I., Circé.
- Ovide (1968), *Tristes* (tr. J. André), Paris, Les Belles Lettres.
- Perec, Georges et Bober, Robert (1980), *Récits d'Ellis Island. Histoires d'errance et d'espoir*, Paris, INA/Editions du Sorbier.
- Saint-John Perse (1972), *Exil, Œuvres complètes*, Paris, La Pléiade.
- Verlaine (1975), *Sagesse dans Sagesse Amour Bonheur*, Paris, Poésie/Gallimard.
- Wieviorka, Michel (2012), « Du concept de sujet à celui de subjectivation/dé-subjectivation », FSMH-WP-2012-16, juillet 2012.

## Working Papers : la liste

- Hervé Le Bras, Jean-Luc Racine & Michel Wieviorka, *National Debates on Race Statistics: towards an International Comparison*, FMSH-WP-2012-01, février 2012.
- Manuel Castells, *Ni dieu ni maître : les réseaux*, FMSH-WP-2012-02, février 2012.
- François Jullien, *L'écart et l'entre. Ou comment penser l'altérité*, FMSH-WP-2012-03, février 2012.
- Itamar Rabinovich, *The Web of Relationship*, FMSH-WP-2012-04, février 2012.
- Bruno Maggi, *Interpréter l'agir : un défi théorique*, FMSH-WP-2012-05, février 2012.
- Pierre Salama, *Chine – Brésil : industrialisation et « désindustrialisation précoce »*, FMSH-WP-2012-06, mars 2012.
- Guilhem Fabre & Stéphane Grumbach, *The World upside down, China's R&D and innovation strategy*, FMSH-WP-2012-07, avril 2012.
- Joy Y. Zhang, *The De-nationalization and Re-nationalization of the Life Sciences in China: A Cosmopolitan Practicality?*, FMSH-WP-2012-08, avril 2012.
- John P. Sullivan, *From Drug Wars to Criminal Insurgency: Mexican Cartels, Criminal Enclaves and Criminal Insurgency in Mexico and Central America. Implications for Global Security*, FMSH-WP-2012-09, avril 2012.
- Marc Fleurbaey, *Economics is not what you think: A defense of the economic approach to taxation*, FMSH-WP-2012-10, may 2012.
- Marc Fleurbaey, *The Facets of Exploitation*, FMSH-WP-2012-11, may 2012.
- Jacques Sapir, *Pour l'Euro, l'heure du bilan a sonné : Quinze leçons et six conclusions*, FMSH-WP-2012-12, juin 2012.
- Rodolphe De Koninck & Jean-François Rousseau, *Pourquoi et jusqu'où la fuite en avant des agricultures sud-est asiatiques ?*, FMSH-WP-2012-13, juin 2012.
- Jacques Sapir, *Inflation monétaire ou inflation structurelle ? Un modèle hétérodoxe bi-sectoriel*, FMSH-WP-2012-14, juin 2012.
- Franson Manjali, *The 'Social' and the 'Cognitive' in Language. A Reading of Saussure, and Beyond*, FMSH-WP-2012-15, July 2012.
- Michel Wieviorka, *Du concept de sujet à celui de subjectivation/dé-subjectivation*, FMSH-WP-2012-16, juillet 2012.
- Nancy Fraser, *Feminism, Capitalism, and the Cunning of History: An Introduction*, FMSH-WP-2012-17, August 2012.
- Nancy Fraser, *Can society be commodities all the way down? Polanyian reflections on capitalist crisis*, FMSH-WP-2012-18, August 2012.
- Marc Fleurbaey & Stéphane Zuber, *Climate policies deserve a negative discount rate*, FMSH-WP-2012-19, September 2012.
- Roger Waldinger, *La politique au-delà des frontières : la sociologie politique de l'émigration*, FMSH-WP-2012-20, September 2012.
- Antonio De Lauri, *Inaccessible Normative Pluralism and Human Rights in Afghanistan*, FMSH-WP-2012-21, September 2012.
- Dominique Méda, *Redéfinir le progrès à la lumière de la crise écologique*, FMSH-WP-2012-22, October 2012.
- Ibrahima Thioub, *Stigmates et mémoires de l'esclavage en Afrique de l'Ouest : le sang et la couleur de peau comme lignes de fracture*, FMSH-WP-2012-23, October 2012.
- Danièle Joly, *Race, ethnicity and religion: social actors and policies*, FMSH-WP-2012-24, November 2012.
- Dominique Méda, *Redefining Progress in Light of the Ecological Crisis*, FMSH-WP-2012-25, December 2012.
- Ulrich Beck & Daniel Levy, *Cosmopolitanized Nations: Reimagining Collectivity in World Risk Society*, FMSH-WP-2013-26, February 2013.
- Xavier Richet, *L'internationalisation des firmes chinoises : croissance, motivations, stratégies*, FMSH-WP-2013-27, February 2013.
- Alain Naze, *Le féminisme critique de Pasolini, avec un commentaire de Stefania Tarantino*, FMSH-WP-2013-28, February 2013.
- Thalia Magioglou, *What is the role of "Culture" for conceptualization in Political Psychology? Presentation of a dialogical model of lay thinking in two cultural contexts*, FMSH-WP-2013-29, March 2013.
- Byasdeb Dasgupta, *Some Aspects of External Dimensions of Indian*

- Economy in the Age of Globalisation*, FMSH-WP-2013-30, avril 2013.
- Ulrich Beck, *Risk, class, crisis, hazards and cosmopolitan solidarity/risk community – conceptual and methodological clarifications*, FMSH-WP-2013-31, avril 2013.
- Immanuel Wallerstein, *Tout se transforme. Vraiment tout ?*, FMSH-WP-2013-32, mai 2013.
- Christian Walter, *Les origines du modèle de marche au hasard en finance*, FMSH-WP-2013-33, juin 2013.
- Byasdeb Dasgupta, *Financialization, Labour Market Flexibility, Global Crisis and New Imperialism – A Marxist Perspective*, FMSH-WP-2013-34, juin 2013.
- Kiyomitsu Yui, *Climate Change in Visual Communication: From 'This is Not a Pipe' to 'This is Not Fukushima'*, FMSH-WP-2013-35, juin 2013.
- Gilles Lhuillier, *Minerais de guerre. Une nouvelle théorie de la mondialisation du droit*, FMSH-WP-2013-36, juillet 2013.
- David Tyfield, *The Coal Renaissance and Cosmopolitized Low-Carbon Societies*, FMSH-WP-2013-37, juillet 2013.
- Lotte Pelckmans, *Moving Memories of Slavery: how hierarchies travel among West African Migrants in Urban Contexts (Bamako, Paris)*, FMSH-WP-2013-38, juillet 2013.
- Amy Dahan, *Historic Overview of Climate Framing*, FMSH-WP-2013-39, août 2013.
- Rosa Rius Gatell & Stefania Tarantino, *Philosophie et genre: Réflexions et questions sur la production philosophique féminine en Europe du Sud au XX<sup>e</sup> siècle (Espagne, Italie)*, FMSH-WP-2013-40, août 2013.
- Angela Axworthy *The ontological status of geometrical objects in the commentary on the Elements of Euclid of Jacques Peletier du Mans (1517-1582)*, FMSH-WP-2013-41, août 2013.
- Pierre Salama, *Les économies émergentes, le plongeon ?*, FMSH-WP-2013-42, septembre 2013.
- Alexis Nuselovici (Nous), *L'exil comme expérience*, FMSH-WP-2013-43, septembre 2013.
- Alexis Nuselovici (Nous), *Exilience : condition et conscience*, FMSH-WP-2013-44, septembre 2013.
- Alexis Nuselovici (Nous), *Exil et post-exil*, FMSH-WP-2013-45, septembre 2013.
- Alexandra Galitzine-Loumpet, *Pour une typologie des objets de l'exil*, FMSH-WP-2013-46, septembre 2013.

## Position Papers : la liste

- Jean-François Sabouret, *Mars 2012 : Un an après Fukushima, le Japon entre catastrophes et résilience*, FMSH-PP-2012-01, mars 2012.
- Ajay K. Mehra, *Public Security and the Indian State*, FMSH-PP-2012-02, mars 2012.
- Timm Beichelt, *La nouvelle politique européenne de l'Allemagne : L'émergence de modèles de légitimité en concurrence ?*, FMSH-PP-2012-03, mars 2012.
- Antonio Sérgio Alfredo Guimarães, *Race, colour, and skin colour in Brazil*, FMSH-PP-2012-04, juillet 2012.
- Mitchell Cohen, *Verdi, Wagner, and Politics in Opera. Bicentennial Ruminations*, FMSH-PP-2012-05, may 2013.
- Ingrid Brena, *Les soins médicaux portés aux patients âgés incapables de s'autogérer*, FMSH-PP-2013-06, avril 2013.
- Thalia Magioglou, *Refaire l'Europe ou refaire le « monde » ? Un commentaire sur l'ouvrage : « Refaire l'Europe avec Jürgen Habermas »*, FMSH-PP-2013-07, septembre 2013.
- Samadia Sadouni, *Cosmopolitisme et prédication islamique transfrontalière : le cas de Maulana Abdul Aleem Siddiqui*, FMSH-PP-2013-08, septembre 2013.
- Alexis Nuselovici (Nous), *Étudier l'exil*, FMSH-PP-2013-09, septembre 2013.